

JOELLE CHARBONNEAU

TIME
BOOM



MILAN

TIME

80MB

*Aux étudiants et aux professeurs du lycée de Fenton.
Vous m'avez appris que les premières impressions ne
sont jamais aussi importantes que ce qui suit.*
J. C.

Première édition : *Time Bomb* © 2018 by Joelle Charbonneau
Published by special arrangement with Houghton Mifflin Hartcourt Publishing
Compagny.

Pour la traduction française :
© Éditions Milan, 2019
1, rond-point du Général-Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France.

Ont collaboré à l'édition française de cet ouvrage :
Correction : Manon Le Gallo
Mise en pages : Petits Papiers

© des citations faites par Joelle Charbonneau : p. 79 © 10/18/Éditis, 2003 ;
p. 118 © Robert Laffont, 2018 ; p. 177 *Walden ou la vie dans les bois* © Jacques Mailhos/
Gallmeister, 2017 ; p. 266, traduction d'Amélie Sarn/Éditions Milan.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays. Toute reproduction,
même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque
procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre,
constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957
sur la protection du droit d'auteur.
Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Dépôt légal : août 2019
ISBN : 978-2-4080-0781-2
Achevé d'imprimer au 3^e trimestre 2019 par Rodesa en Espagne.

JOELLE CHARBONNEAU

TIME
BOOM

Traduit de l'américain
par Amélie Sarn

•
MILAN

Personne n'est le méchant de sa propre histoire.
George R. R. Martin

13 : 51

– Arrêtez de vous disputer, lança Cass depuis le pas de la porte que venaient de franchir Frankie et Z.

Des larmes brillèrent dans ses yeux.

– On ne pourrait pas remettre la radio ? demanda-t-elle. Peut-être qu'ils nous ont enfin envoyé de l'aide.

Rashid appuya de nouveau sur le bouton et se leva pour aller donner un coup de main à Tad. Il y eut un grésillement, puis la voix du journaliste annonça que les pompiers progressaient et que l'incendie était maîtrisé dans l'aile est.

« Un suspect est interrogé en ce moment même et les autorités recherchent un autre individu qui serait également impliqué dans ce terrible attentat. Une source confirme qu'il fait partie des élèves prisonniers du deuxième étage de l'établissement. Il semblerait qu'une sixième bombe se trouve à l'intérieur de l'établissement. Elle pourrait exploser à tout moment. »

Une autre bombe menaçait d'exploser et le coupable était *l'un d'entre eux* !

PLUS TÔT LE MÊME JOUR

08 : 35

01 - DIANA

Il suffisait de sourire et de porter les bonnes fringues pour que tout le monde pense que vous étiez une fille cool. *Aie l'air populaire et tu le deviendras.* C'était du moins ce que ses parents pensaient. Ils passaient leur temps à essayer de le lui faire entrer dans le crâne et son père avait bâti toute sa carrière sur ce principe.

Ce qui dégoûtait le plus Diana, c'était qu'ils avaient sûrement raison.

– L'impression que tu donnes est la clé de la réussite, affirmait sa belle-mère.

Elle le répétait si souvent que Diana avait envie de hurler. Mais bien sûr, elle ne le faisait pas. Hurler aurait donné d'elle une mauvaise impression. Ce qui ne faisait qu'accroître son envie.

– Tu dois prendre garde à toujours faire le bon choix, Diana, disait également sa belle-mère. Tout ce que tu fais est important et a une conséquence sur la carrière de ton père. Pense à quel genre de ragots ses adversaires pourraient colporter si tes notes n'étaient pas à la hauteur, ou si tu n'étais pas la meilleure dans

tes activités extrascolaires. Ils prendraient plaisir à s'interroger sur ses capacités à élever sa propre fille. Tu sais, ils cherchent toujours un point faible pour prouver qu'il ne mérite pas la place qu'il occupe. Que *nous* ne méritons pas cette place. Il est donc hors de question que tes notes chutent et tu dois faire attention au moindre détail sous peine de faire du mal à ton père et de rendre sa tâche encore plus difficile.

Diana observa sa tenue. Après seize ans de pratique, elle savait exactement quels détails risquaient d'être montrés du doigt et ce que les gens penseraient d'elle en la voyant.

Un jean blanc bien coupé et un haut rose un peu chic : rien de trop cher pour ne pas provoquer la jalousie ; rien de trop moulant pour ne pas donner de fausses idées ; le tout bien repassé. Un faux pli ou une chemise froissée donnait l'impression que vous étiez paresseux. Personne n'accordait sa confiance aux paresseux, et pour obtenir ce que l'on voulait dans la vie, il fallait inspirer confiance. Même si vous n'aviez pas l'intention d'être digne de cette confiance.

Son père et ses costumes sur mesure inspiraient confiance. Pour ne pas paraître trop rigide, il ne portait jamais de cravate et laissait toujours ouvert le bouton de son col.

Simple, amical, il était l'image parfaite du père idéal, ancien officier de communication dans l'armée, plaçant toujours sa famille et son pays en premier. C'était comme ça qu'il avait été élu et il travaillait dur pour remporter un deuxième mandat. C'était le travail de toute la famille – le travail de Diana – de faire en sorte qu'il y parvienne sans fausse note.

À part ça, pas de pression, songea Diana.

– Katherine ! cria-t-elle.

Sa belle-mère détestait qu'on élève la voix.

Pas de réponse.

Elle a dû descendre.

La réunion de son père avait sans doute déjà commencé. Diana se mordit l'intérieur de la joue en prenant sur sa coiffeuse les boucles d'oreille en or que Katherine lui avait offertes pour son seizième anniversaire. Puis elle attacha sa chaîne avec la croix en or elle aussi censée lui venir de son père. Elle avait fait semblant de ne pas remarquer quand son assistant lui avait glissé discrètement la boîte entre les mains.

– Les détails font toute la différence, aimait à répéter Katherine. Les gens remarquent les détails.

En effet, songea Diana en sortant de sa boîte à bijoux le vieux bracelet d'amitié qu'elle avait confectionné quelques années plus tôt. Elle aurait aimé avoir quelqu'un à qui l'offrir et de la part de qui en recevoir un en échange. Qui se serait douté que cette jeune fille populaire avait envie de recevoir un cadeau aussi simple ? Qui se serait douté que cette même jeune fille se sentait terriblement seule quand elle rentrait chez elle ? Tout le monde pensait qu'elle avait un million d'amis et une famille aimante.

Diana vérifia son maquillage dans le miroir. Juste assez pour mettre en valeur le bleu de ses yeux. Surtout rien de plus ; sinon, les gens risquaient de douter de son comportement. Comme une pilote de ligne, elle contrôla chaque point de la check-list de sa belle-mère.

Chaussures, OK.

Maison, OK.

Notes, OK.

Arbre généalogique, OK.

Manières, OK.

Tous ces signes extérieurs prouvaient que Diana était bien élevée. Au lycée, les autres élèves voulaient l'avoir pour amie ; les professeurs la donnaient en exemple. Elle avait appris à prendre soin de son apparence, jusqu'à sa coque de

téléphone rouge sans fioritures. Et elle seule savait qu'il était idiot de croire une personne faisant tant d'efforts pour vous convaincre.

Elle était parfaite.

Et si elle ne voulait pas tout gâcher, elle avait intérêt à ne pas traîner. Le manque de ponctualité était inacceptable, car il impliquait un manque de respect pour le temps des autres.

Jetant un coup d'œil à sa montre, elle secoua la tête et descendit à son tour, espérant que sa belle-mère accepterait de l'emmener au lycée pour la réunion sur l'annuaire de promo.

– Katherine ? appela-t-elle de nouveau.

Toujours pas de réponse. Elle était peut-être dans le patio en train de vérifier si le personnel avait correctement nettoyé les tables et les chaises afin qu'on puisse y recevoir les invités ce soir-là.

– Katherine ?

– Ta mère est sortie.

– Quoi ?

Diana pivota vers son père qui se tenait près du porche, son téléphone collé à l'oreille. Faute de temps pour rectifier que Katherine n'était pas sa mère, Diana se contenta de lui demander :

– Où ?

Il leva une main pour lui demander de se taire.

– Oui, je suis là, oui, et j'ai bien entendu les réticences. Malgré tout, je refuse de reculer maintenant ! Je me ferais écrabouiller. Dès que la presse aura senti l'odeur du sang, ce sera terminé. J'ai seulement besoin d'un tout petit rien qui joue pour moi. Fais-moi confiance.

Diana ouvrit la bouche, mais, avant qu'elle ait émis la moindre syllabe, son père lui tourna le dos en continuant de hocher la tête. Elle allait devoir attendre son tour.

– Oui, je mettrai la différence en évidence ce soir, et ne t'inquiète pas : c'est l'événement idéal pour convaincre que ce projet de loi est vital. Si tu veux qu'on discute d'autre chose, je serai au bureau dans une demi-heure. Merci, Tim, j'apprécie ton dévouement. On va tourner tout ça en notre faveur.

Après avoir raccroché, il s'approcha de Diana. Il portait un pantalon de toile kaki parfaitement repassé et un polo bordeaux sous une veste de sport bleu marine. Katherine appelait ce look l'« autorité décontractée ». Pourtant, Diana ne trouvait pas son père décontracté du tout.

– C'était Tim ?

– Oui. Mon projet de loi « la sécurité par l'éducation » a mauvaise presse, cela l'inquiète.

Dernière recrue de l'équipe, Tim était intelligent et perspicace. Ces qualités l'avaient fait embaucher par le chef du personnel alors qu'il venait tout juste de terminer ses études. Diana savait qu'il avait de quoi s'inquiéter : les journalistes accusaient son père d'atteinte à la vie privée. La loi, si elle passait, obligerait les élèves comme les professeurs à dénoncer à l'administration quiconque susceptible d'être dangereux. L'individu en question devrait alors remettre les mots de passe permettant d'accéder à ses adresses e-mail et à ses réseaux sociaux. En cas de refus, il serait exclu et livré aux autorités fédérales. Tous ceux n'ayant pas exprimé leurs soupçons avant un événement majeur pourraient être accusés de complicité.

Le père de Diana croyait fermement que cette loi était LA solution qui permettrait d'obtenir des résultats inatteignables jusqu'à ce jour. Le pays serait enfin plus sûr. Un étudiant projetant de causer un dommage y réfléchirait forcément à deux fois s'il se savait observé par ses amis et ses professeurs. Empêcher un individu de commettre un acte délictueux était le meilleur moyen de le remettre dans le droit chemin. C'était en

agissant au sein des écoles, collèges et lycées que l'on briserait cette escalade de la violence.

– Il y a eu d'autres articles contre toi ? demanda Diana.

Tout le monde ne partageait pas les opinions de son père. Depuis que son projet de loi avait été dévoilé, le téléphone ne cessait de sonner ; les journaux se déchaînaient. Pour beaucoup, ce projet « menaçait » la société. Diana elle-même avait reçu un e-mail d'insultes. Quand elle en avait parlé à son père, il s'était contenté de lui dire de transférer le message à Tim sans y prêter attention. Heureusement, elle avait réussi à discuter avec ce dernier de ce qu'elle entendait autour d'elle : tous ceux qu'elle croisait semblaient prendre un malin plaisir à lui dire qu'ils allaient évincer son père. Tim avait reconnu que la situation était préoccupante. Si les esprits ne se calmaient pas, la loi et la carrière de son père – dont on lui avait répété qu'elles étaient nécessaires pour rendre le monde meilleur – seraient enterrées dans le même cercueil.

Dans ces conditions, Tim devait s'assurer que l'événement prévu le soir même attire un maximum de journalistes. Diana avait bien l'intention de lui prêter main forte. Elle aimait bien Tim. Pour une fois que quelqu'un la jugeait digne d'être écoutée et capable de participer ! Quant à Tim, il était visiblement soulagé de pouvoir parler librement avec elle sans craindre qu'elle n'aille dire à son sénateur de père que ses idées étaient trop radicales ou qu'il manquait de carrure.

Haussant les épaules, le père de Diana lui adressa dans un sourire politiquement correct :

– Certains de mes soutiens se demandent si on ne devrait pas retravailler un peu le projet, mais Tim a fait des sondages et un recul ferait plus de mal que de bien. Je ne suis pas inquiet. Tim et les autres ont un plan.

– Si tu as besoin de moi...

Le téléphone du sénateur sonna. Il leva la main.

– Je vais devoir le prendre...

Il jeta un regard à Diana. Son sourire était tendu.

– Ta mère a laissé une note pour toi dans la cuisine. Si tu veux m'aider, sois prête quand elle passera te chercher. Il faut que tout soit absolument parfait.

Sans attendre la réponse de sa fille, il décrocha :

– Oui, Larry, je suis content que tu appelles...

Il disparut à l'intérieur de la maison. Diana lui emboîta le pas, mais il ne lui accordait plus la moindre attention. Une minute plus tard, la porte claquait. Elle n'avait plus aucune chance qu'il la dépose au lycée, maintenant. Elle alla lire la note laissée par sa belle-mère. Aucun espoir de ce côté-là non plus.

Diana chérie,

Je passe te prendre à la maison à 16 heures. Mets ta robe de satin bleue et ne t'attache pas les cheveux. S'il te plaît, ne sois pas en retard. Cette soirée est très importante pour nous tous.

Katherine

Diana fixa la feuille.

Ne sois pas en retard.

Ne t'attache pas les cheveux.

Cette soirée est très importante.

Emmener Diana au lycée ne l'était apparemment pas.

Elle fit tourner son bracelet à son poignet. Les mots de sa belle-mère résonnaient dans sa tête, ceux-là et d'autres. *Garde tes opinions pour toi, Diana.* Parce qu'elles étaient peut-être différentes de celles qu'elle était censée avoir. *Nous comptons sur toi.* Oui, elle ne risquait pas de l'oublier.

Dans sa chambre, Diana poussa les coussins et le plaid posés sur le couvercle de son vieux coffre à jouets. Elle l'ouvrit puis en sortit deux sacs. Dans la pochette avant du premier, elle trouva la liste écrite quelques semaines plus tôt, qu'elle enfouit dans sa poche.

Un coup d'œil rapide à l'horloge l'informa que si elle ne se dépêchait pas, elle serait vraiment en retard. C'était elle qui avait avancé l'heure de cette réunion ; les autres lui en voudraient forcément de leur avoir fait changer leurs plans si elle les faisait attendre.

Elle se contempla une nouvelle fois. Le miroir lui renvoya l'image de la jeune fille que sa famille attendait qu'elle soit. Cette image sur laquelle elle avait tant travaillé.

Parfaite. Une personne qui agissait toujours comme il fallait. Qui ne ferait jamais rien de mal.

Elle tapa un message pour Tim sur son ordinateur pour le prévenir qu'elle partait au lycée. Puis elle prit les sacs, descendit le grand escalier et franchit la porte. Son père la croyait juste capable de sourire et d'acquiescer comme le reste de la famille ? Elle allait lui prouver qu'il avait tort.

09 : 52

02 - RASHID

– Pourquoi tu dois aller au lycée aujourd’hui ? l’interpella son père en entrant dans la cuisine.

Rashid avait espéré être parti avant qu’il rentre de l’hôpital. Raté.

– Tes cours ne commencent pas avant la semaine prochaine, reprit son père.

Rashid rajusta la lanière de son sac à dos.

– Je dois aller faire refaire ma carte de lycéen.

Son père fronça les sourcils.

– Qu’est-ce que tu as fait de l’autre ?

– Je l’ai perdue quand on est allés à Sitton le mois dernier, répondit-il.

Techniquement, c’était vrai. Inutile de préciser qu’il l’avait laissée exprès chez sa grand-mère en Palestine.

– J’ai pensé que ce serait mieux de m’en occuper maintenant au lieu d’attendre le dernier moment, reprit-il.

Son père acquiesça et leva les yeux vers l’horloge.

– Tu seras rentré pour la prière de Dhuhr ?

– Je ne pense pas.

– Je peux appeler pour demander si le bureau des élèves est ouvert cet après-midi, ça nous permettrait de prier ensemble. Et tu pourrais emmener ta sœur. Ce serait bien pour elle de voir le lycée avec moins de monde. Ça lui permettrait de s’habituer à l’idée d’y aller l’année prochaine. Pourquoi ne pas lui présenter tes amis par la même occasion ?

La sœur de Rashid connaissait déjà la plupart de ses amis. Ils habitaient tous dans le quartier et ils allaient ensemble à la mosquée. Quant aux autres...

Son père pensait savoir comment se passaient les journées au lycée pour Rashid, mais en réalité, il n’en avait pas la moindre idée. Il ne l’écoutait jamais. Peut-être que les cousins de Rashid en Palestine avaient raison : c’était sa faute s’il ne parvenait pas à s’intégrer, parce qu’il ne savait ni qui il était, ni ce qu’il voulait vraiment.

Quelques années plus tôt, il aurait eu plaisir à emmener sa sœur avec lui. Mais plus rien n’était pareil à présent. Il était différent. Sa sœur aussi avait changé. Ses amis, eux, lisaient les mêmes bandes dessinées, faisaient toujours de la robotique ensemble, ce qui les rassemblait depuis des années. Sauf que Rashid avait commencé à avoir du duvet au-dessus de la lèvre avant tous les garçons de sa classe. Or, sa religion lui interdisait de le raser. Ces quelques poils étaient devenus comme un mur invisible entre eux et lui.

Il ravala sa colère – chaque jour, c’était un peu plus difficile.

– La prochaine fois, fit-il. Je ne sais pas qui sera là et je ne voudrais pas qu’elle ait une mauvaise expérience.

C’était déjà assez compliqué comme ça pour Rashid de se fondre dans la masse sans qu’il se coltine en plus Arissa. Son hijab la rendait repérable à des kilomètres à la ronde. C’était encore pire que sa barbe à lui. Pourtant, ça ne semblait pas la gêner. Plusieurs fois, elle lui avait dit apprécier justement la distance que mettait son hijab entre elle et les autres. Selon elle,

il lui permettait de savoir qui étaient ses vrais amis. Le hijab annonçait qui elle était, et elle était fière de son héritage. Si ça ne plaisait pas à certaines personnes, tant pis.

Rashid se demandait si finalement, ce n'était pas plus facile pour elle. Personne ne s'interrogeait à son sujet. Elle était musulmane, c'était clair comme de l'eau de roche. Au lycée, il n'était plus le seul à avoir le menton poilu ; c'était parfois interprété comme un choix personnel au lieu d'une profession de foi. Ceux qui se posaient des questions n'osaient pas les énoncer à haute voix, mais il les lisait dans leurs yeux – parfois même dans ceux de ses amis. S'il avait été plus courageux, Rashid aurait pris un moment pour leur expliquer, les aider à le comprendre. Au lieu de ça, il avait laissé le silence s'installer.

Il n'avait à présent plus qu'une option.

– Je devrais y aller si je ne veux pas faire la queue toute la journée, dit-il.

Son sac pesait sur son épaule.

– Je prierai au lycée.

Comme il n'y avait pas cours, il y avait des tas de salles vides. De plus, Rashid ne risquait pas d'être ridiculisé parce qu'il faisait ses ablutions dans les toilettes.

– Je reviens dès que j'ai ma carte.

– Ne te presse pas, sourit son père. Si tu croises des gens que tu connais, passe un peu de temps avec eux. Tu n'as pas vu tes amis de l'été. Pense à t'amuser aussi. Et puis, profite-en pour voir si tu ne veux pas t'inscrire à un club. Tu devrais postuler pour prendre les photos de l'annuaire du lycée. Celles que tu as prises cet été étaient très bonnes.

– D'accord, opina Rashid.

Il savait qu'il ne le ferait pas. Il n'aurait pas le temps. Il espérait que son père comprendrait. Il allait partir quand ce dernier le rappela :

– Rashid ? Pourquoi prends-tu ton sac ?

Il essaya de cacher son malaise.

– Je vais mettre mon agenda, des BD et quelques livres dans mon casier. Ça m'évitera d'avoir à les apporter le jour de la rentrée. J'aime bien avoir des trucs à lire quand je suis en salle d'étude.

Et aussi quand ses amis étaient en retard pour le déjeuner. Ça lui évitait de croiser le regard de certains joueurs de l'équipe de foot qui aimaient le bousculer et se moquer de lui.

– C'est toujours bien d'utiliser son temps libre pour étudier, opina son père. Tu n'as pas oublié ton Coran ?

– Je préfère le laisser ici, répondit Rashid en se dirigeant vers la porte. Il faut que j'y aille.

– Attends !

Son père disparut quelques secondes et revint avec un épais livre de poche qu'il lui tendit.

– Prends-le quand même. Tu seras peut-être content de l'avoir avec toi.

Rashid se força à remercier son père sans parvenir à le regarder dans les yeux. Glissant le livre dans son sac, il sortit sans avoir décidé s'il irait jusqu'au bout de son plan.

Le moment était-il venu de s'affirmer ?

Il repensa aux insultes qu'il avait entendues l'année précédente et au malaise de ses amis, même s'ils prétendaient qu'ils étaient tous pareils, que rien n'avait changé.

Il aurait aimé que ce soit vrai. Plus que tout, il aurait aimé revenir en arrière, à cette époque où sa barbe n'avait pas encore poussé, attirant sur lui toutes les suspicions.

Il remonta son sac pour en rééquilibrer le poids avant d'accélérer le pas. S'il devait agir, c'était ces prochaines heures. Il espérait qu'il en aurait le courage.

09 : 58

03 - Z

– Vous me foutez à la porte ?

La sueur emperlait le front de Z et de grosses gouttes coulaient dans son dos. Il lui restait deux mois. Sa mère lui avait promis qu'elle avait obtenu l'accord du propriétaire. Et voilà qu'il se faisait virer comme un malpropre !

Z tourna le dos au fils du proprio. Le sourire satisfait qui s'étalait sur son visage plein d'acné lui donnait envie de lui en coller une. Oui, il avait vraiment envie de cogner.

– Pas tout à fait, expliqua Nick. Je sais que mon père était d'accord pour baisser le loyer durant l'été pour rendre service à ta mère, mais il a réalisé que s'il le faisait, ça l'obligeait à le faire pour d'autres, et ça, tu comprends, c'est pas possible. Il n'a vraiment pas le choix. S'il pouvait faire autrement...

Mon cul, songea Z. Il a juste honte de reconnaître qu'il veut jeter un mec dont la mère vient de mourir d'un cancer. Tout le monde saurait quel genre de connard il est. Tout ce que le père de Nick voyait, c'était qu'il ne pouvait plus compter à coup sûr sur un chèque en fin de mois. Il devait donc trouver un nouveau locataire plus rentable.

– Je suis sûr qu’il a le cœur brisé, ironisa Z, les poings serrés, en regardant par la petite fenêtre au-dessus de l’évier de la cuisine.

S’il fermait les yeux, il revoyait sa mère à cet endroit, en train de faire la vaisselle... du moins tant qu’elle avait été capable de se lever.

– Le prends pas comme ça, geignit Nick.

– Comment « comme ça » ? gronda Z en faisant volte-face.

Nick carra les épaules mais recula d’un pas en triturant le bas de son T-shirt.

– Ton père avait fait une promesse à ma mère, reprit Z. À peine deux semaines après sa mort, il t’envoie ici me dire qu’il lui a menti.

Nick fit un nouveau pas en arrière.

– Il... il est... désolé, bafouilla-t-il.

– Ouais, c’est ça.

Tout le monde était désolé. Z était fatigué d’entendre ce mot à tout bout de champ. Surtout que la plupart de ceux qui le prononçaient ne l’étaient pas le moins du monde. Mais ça allait changer. Oui, bientôt, très bientôt. Z desserra les poings et fixa les photos collées sur le réfrigérateur.

– Dis à ton père de ne pas trop s’en faire. Il n’y a pas de souci, *Nicky*.

Ouvrant la porte du réfrigérateur, il essaya de se calmer en inspirant l’air frais. Malgré les fenêtres ouvertes, l’appartement était étouffant.

– Eh, reprit Nick, tu sais quoi, si c’était moi, tu resterais. Je sais que c’est dur pour toi. Après tout ce qui est arrivé, ça craint, mais...

– Ça va, l’interrompit Z en prenant une bouteille d’eau froide.

Non, ça n’allait pas. Apprendre d’un mec de vingt-sept ans qui vivait dans la cave de ses parents et dont le T-shirt était

couvert de taches orange de Cheetos qu'on devait dégager d'ici trois semaines, ça n'allait pas du tout. *Salut, mec. N'oublie pas tes cheveux longs ni tes tatouages derrière toi!*

– Franchement, mon père voudrait pouvoir te laisser l'appartement, insista Nick. Il aimait beaucoup ta mère. Elle était très gentille.

Z ferma le réfrigérateur et contempla le visage souriant de sa mère joue contre joue avec un Z de cinq ans, barbouillé de chocolat.

– Ouais. Elle était géniale.

Était.

Une boule se forma dans sa gorge. Nick Mansanelli poursuivit :

– Je peux demander à mon père de te laisser le grenier en échange de quelques réparations sur sa voiture. C'est pas l'idéal, mais ça te donnerait le temps de te retourner. Et puis, tu...

– Laisse tomber.

Z préférait dormir dans un fossé plutôt que de devenir l'esclave de qui que ce soit. Il but une grande rasade d'eau avant de répéter :

– Laisse tomber. Dis à ton père que très bientôt, il n'aura plus jamais affaire à moi.

Nick se frotta nerveusement la nuque.

– Est-ce que je peux... Je ne sais pas... t'aider pour un truc... T'as besoin de cartons ou de scotch ? T'as pas mal de paquets à faire et...

– Laisse tomber ! martela Z pour la troisième fois.

Avant que Nick s'engage dans le couloir qui menait aux chambres, Z lui bloqua le passage.

– Je n'ai pas besoin de ton aide.

Il n'avait besoin de personne.

– Tu es sûr ? Ce n'est pas un prob...

– Certain, confirma Z fermement.

À cet instant, son téléphone sonna. Il le sortit de sa poche et regarda l'écran.

Ça va ? Tu as eu des nouvelles de ton oncle de Californie ? Je m'inquiète pour toi. S'il te plaît, donne-moi des nouvelles.

Kaitlin.

De tous ceux qui avaient proposé leur aide, elle était probablement la seule à être sincère. Mais il ne savait pas quoi lui dire. Elle ne cessait de lui répéter qu'il avait le droit d'être en colère. Que le temps guérit les blessures. Tout le monde lui déconseillait de prendre des décisions trop rapides, le poussait à prendre contact avec une famille qu'il connaissait à peine.

Mais le temps ne ressusciterait pas sa mère.

Kaitlin avait été là pour sa mère et lui après que tous les autres les avaient laissés tomber. Les oncles et les cousins, les voisins, les professeurs. Z avait pourtant essayé d'envoyer balader Kaitlin le soir où elle l'avait suivi à la sortie du lycée après son heure de colle. Elle ne l'avait pas lâché jusqu'au parking, lui proposant de le ramener. Sa mère était infirmière à l'hôpital où la mère de Z était soignée. Il avait accepté – ça ne l'obligeait pas à lui adresser la parole. Son silence n'avait pas dérangé Kaitlin, elle avait parlé pour deux. Elle était déterminée à devenir son amie malgré lui. Malgré ses absences répétées. Sans elle, il n'aurait sans doute plus jamais mis les pieds au lycée.

Mais cette fois, c'était fini. Il allait la jeter. Il ne voulait pas l'entraîner dans sa chute. Elle méritait beaucoup mieux.

Il rangea son téléphone en dévisageant Nick qui n'avait pas bougé.

– Bon, si t'as rien d'autre à me dire, soupira-t-il, je dois y aller. J'ai un rendez-vous important avec un prof.

Nick lui donna une tape sur l'épaule. En langage universel, ça signifiait : « Je veux que tu croies que je suis de ton côté, mec, mais je vais te baiser la gueule dès que j'en aurai l'occasion. »

– OK, c'est cool, sourit-il. Je voulais juste m'assurer que tu n'avais besoin de rien avant...

Avant que tu me foutes dehors. Z serra une nouvelle fois les poings. Enfin, Nick se tourna vers la porte.

– Bon, allez, prends soin de toi et laisse pas ton prof te faire chier. Je ne l'ai jamais trop aimé, ce lycée.

Ça faisait au moins un truc sur lequel ils étaient d'accord.

Z alla dans sa chambre récupérer la vieille veste de l'armée de son père et la lettre qu'il avait reçue une semaine plus tôt. Alors qu'il passait la lanière de son sac sur son épaule, son téléphone sonna encore. Il l'ignora. Il avait des trucs à faire.

Dans la cuisine, il prit la photo de sa mère et lui. Après l'avoir glissée dans sa poche, il sortit. Pas de besoin de fermer à clé. Si un cambrioleur avait envie de le débarrasser, qu'il ne se gêne pas. Après le lycée, il ne reviendrait pas.

10 : 03